

L'extrémisme maternel
(A propos de *La promesse de l'aube* de Romain Gary)

Christian Demoulin

« Extrémisme maternel ». C'est en ces termes que Colette Soler épingle la position subjective de la mère telle qu'elle est décrite par Romain Gary dans son roman autobiographique *La promesse de l'aube*¹. Romain Gary, écrit-elle, « portait les espérances sans bornes d'une mère que rien n'arrêtait »². Aussi a-t-il eu affaire aux « fausses promesses de son vrai désespoir ». Dans cet article important sur *La mère dans l'inconscient*, Colette Soler avance que « plus les transmissions intergénérationnelles se réduisent aux prescriptions implicites de son seul désir (le désir de la mère), tout spécialement de ce qu'elle désire pour son enfant, plus celui-ci verra ses options par rapport au désir de l'Autre se rabattre sur le binaire d'une alternative : ou bien assumer le mandat maternel, se faire une vocation de ce à quoi il était promis par son vœu, ou bien le rejeter et s'inscrire sous un trait d'exclusion, n'affirmant dès lors ce qui lui reste de liberté que sous la forme du négatif. Cette régence croissante du « être nommé à » par la mère comme relais du social, Lacan l'avait pronostiquée il y a quelque vingt ans. Le cours des choses ne semble pas l'avoir démenti, loin de là. »

Ce texte de Colette Soler m'a donné l'envie de lire *La promesse de l'aube* pour saisir davantage encore ce dont il s'agissait et quelle était la portée de ce fameux

-
1. R. Gary, *La promesse de l'aube*, Gallimard, Paris, 1980.
 2. C. Soler, *La mère dans l'inconscient, Ce que Lacan disait des femmes*, Editions du Champ Lacanien, Paris, 2003.

nommé à. Mais d'abord, il faut préciser la thèse de Lacan dans le Séminaire XXI *Les non-dupes errent*³. En fait, il ne s'agit pas, pour Lacan, d'un *nommé à* par la mère mais bien d'un *nommé à* par le social programmé par la mère. Il y a un nouage par le social qui se substitue au Nom-du-Père et à son amour « à ceci près », ajoute Lacan, « qu'ici la mère suffit généralement à elle toute seule à en désigner le projet, à en faire trace, à en indiquer le chemin ». Lacan considère qu'il en résulte « un ordre de fer » et se demande s'il s'agit ou non d'une forclusion du Nom-du-Père, ce qui indiquerait une dégénérescence catastrophique. Il y a donc deux temps : d'abord le désir de la mère, qui, de toute façon, pour chacun, est déterminant, l'enfant venant au monde du langage dans le désir de l'Autre maternel. Ensuite, deuxième temps, là où dans l'Œdipe intervient la métaphore paternelle lorsque le dire non de la mère renvoie au nom du père, on a, à la place, une nomination par le social dont la mère a programmé le projet. C'est l'amour du Nom-du-Père qui est évacué, voire forclos.

Dans le Séminaire *RSI*, Lacan assimilera le Nom-du-Père au Père-qui-nomme, soit à la fonction de nomination. Il s'agit du pouvoir de l'énonciation comme dire qui nomme. On pourrait, à partir de là, situer le *nommé à* par le social comme une nomination valant Nom-du-Père. Mais il y a une grande différence. Le Nom-du-Père de l'Œdipe intervient comme une métaphore, il se substitue au désir de la mère et a pour effet la signification phallique. Avec le dire qui nomme, l'effet est métaphorique, c'est un effet d'être, tandis qu'avec le *nommé à* par le social, il s'agit plutôt de métonymie. Autrement dit, le sujet n'a d'autre destin que de courir après cette nomination.

C'est sur ce point que la lecture de *La promesse de l'aube* m'a paru très intéressante et même démonstrative, quelle que soit par ailleurs la part de fiction que comporte cette autobiographie. Romain Gary décrit avec un certain humour une mère qui, littéralement, ne doute de rien concernant le destin futur de son rejeton. C'est à la fois très naïf et très excessif, caricatural. Elle pousse le zèle maternel jusqu'à lui faire envoyer des lettres pleines d'amour et de recommandations alors qu'elle est déjà morte. C'est tout de même très rare une mère qui dit à son fils qui a eu zéro en math : « Ils le regretteront, ils seront confondus. Ton nom sera un jour gravé en lettres d'or sur les murs du lycée » (p. 23). Ou encore « Tu seras Victor Hugo, prix Nobel » et même « Ambassadeur de France » (p.50), alors qu'il s'agit d'un petit juif russe émigré en Pologne. Elle ajoute aussi « Tu auras toutes les femmes à tes pieds » (p. 23). Le comble, c'est que ça a marché, comme on sait. Ou du moins presque. Le petit juif russe n'est pas devenu Victor Hugo mais c'est un écrivain reconnu, il n'a pas eu le prix Nobel mais deux fois le Goncourt, il n'a pas été Ambassadeur mais bien consul de France.

3. J. Lacan, *Le séminaire livre XXI Les non-dupes errent*, leçon du 19/3/1974, inédit.

Mais voyons cela de plus près. Je souligne d'abord qu'il est bien question de nomination. J'ai déjà évoqué le « nom gravé en lettres d'or ». Mais il y a aussi la nécessité de « se faire un nom ». Et cela littéralement : « Il faut trouver un pseudonyme, dit-elle avec fermeté » (p. 31). Et Gary reste « des journées entières dans sa chambre à noircir du papier de noms mirobolants ». Evidemment, aucun nom ne lui donne satisfaction. Gary est tellement pris par cette quête qu'en lisant les noms d'auteurs sur les couvertures des livres, Antoine de Saint-Exupéry, André Malraux, Paul Valéry, Mallarmé, Montherlant, Apollinaire, qui lui paraissent briller à la devanture du libraire avec tout l'éclat désirable, il se sent dépossédé et s'irrite de n'avoir pas été le premier à s'en parer (p. 154). Ce n'est pas le succès qu'il cherche, c'est un nom. Ainsi, lorsqu'un nommé Zaremba courtise sa mère, il n'en est pas jaloux mais, au contraire, il soutient cette candidature. Mais pour quelle raison ? « Il allait sûrement me donner son nom. J'allais avoir non seulement un petit frère (Zaremba lui paraît infantile) mais aussi des ancêtres » (p. 192).

Ce qui pousse Gary à réaliser les projets maternels, c'est bien de se faire un nom. Mais il y a aussi la honte. Une scène décisive se situe à Wilno. Romain a huit ans. Sa mère, qui vit chichement, a été accusée injustement de recel. Elle fait une scène à ses voisins dans son style grandiloquent si particulier, en mettant en avant son fils : « Vous ne savez pas à qui vous avez l'honneur de parler ! Mon fils sera ambassadeur de France, chevalier de la Légion d'honneur, grand auteur dramatique, Ibsen, Gabriele d'Annunzio II » et elle ajoute in fine « Il s'habillera à Londres », chute qui suscite une énorme hilarité chez les voisins réunis sur le palier. Et Gary commente « Qu'on ne s'y trompe pas : je m'habille à Londres. J'ai horreur de la coupe anglaise, mais je n'ai pas le choix ». Et plus loin : « Pour le meilleur comme pour le pire, ce rire est devenu moi ».

Autrement dit, si Gary prend la voie de réaliser les vœux naïfs de sa mère et de « démontrer l'honorabilité du monde » selon le rêve maternel, c'est sa réponse de sujet à la honte, sa manière de surmonter celle-ci alors même que cette honte l'accable au point de le mener au bord du suicide. Se faire un nom, c'est aussi surmonter la honte, honte qui n'est pas seulement honte de lui-même mais honte de sa mère. Il prend sur lui la honte que lui inspire la conduite ridicule de sa mère. C'est donc une honte en tant que fils lié à sa mère- le fameux cordon ombilical. Il a honte non pas de sa propre jouissance, comme le voyeur surpris de Sartre, mais de la jouissance éhontée de sa mère. S'il faut se faire un nom, c'est donc à la fois une manière de réaliser les vœux maternels et une manière de se séparer de sa jouissance en échappant à la honte, comme si, en devenant lui-même quelqu'un, il sauvait sa mère de la honte. Il le dit expressément : il s'agit de donner « une forme et un sens au destin d'un être aimé » (p. 385).

Il y a une autre scène importante qui met en jeu la honte. Sa mère tire le diable

par la queue mais met son point d'honneur à ce que Gary, alors âgé de 13 ans, trouve sur sa table chaque soir un bifteck. Elle se prétend au régime végétarien mais Romain la surprend dans la cuisine essuyant le fond de sauce grasseux de la poêle avec des bouts de pain qu'elle dévore avidement. Surprise, elle dissimule promptement la poêle et arbore pour son fils « un sourire inquiet et coupable ». Cette scène donne à Romain Gary une nouvelle tentation suicidaire : « Se jeter sous un train pour se dérober à sa honte et à son impuissance » (p. 21). Il en sort avec « une farouche résolution de redresser le monde et de le jeter un jour aux pieds de sa mère ». Il y a ici aussi honte et désir de surmonter celle-ci par un exploit. Mais sur quoi porte cette honte ? C'est moins clair. D'un côté, il a honte de la gêne de sa mère, honte de sa honte. Mais, en même temps, ce qui lui est révélé, c'est qu'il est la cause de la privation de sa mère et qu'il est impuissant pour l'heure à y remédier. Autrement dit, il est en trop et c'est bien là ce qui lui fait honte. D'où la tentation suicidaire qui est tout à fait à prendre au sérieux puisque c'est aussi une façon de répondre à la honte en prenant la faute sur soi, en en faisant la faute d'exister. La « farouche résolution » qui est la sienne fait de lui un « trompe-la-mort ». C'est ce que montre toute la suite du livre. « Trompe-la-mort », c'est aussi la place où le met sa mère. Elle n'hésite pas à lui dire : « La prochaine fois qu'on insulte ta mère devant toi, je veux qu'on te ramène sur des brancards » Et même : « Rappelle-toi ce que je te dis. A partir de maintenant, tu vas te défendre. Ça m'est égal ce qu'ils te feront avec leurs poings. C'est avec le reste que ça fait mal. Tu vas te faire tuer, au besoin » (P. 145-146).

Une troisième scène de honte, mémorable, confirme en quelque sorte les deux premières. Sa mère veut l'inscrire au Club de tennis du Parc Impérial mais ne peut payer l'inscription. Elle fait une scène au gérant puis s'adresse au roi de Suède qui se trouvait par hasard au club ce jour là. Elle lui « demande justice » arguant des « dispositions extraordinaires de son fils pour le tennis ». Or celui-ci n'avait presque jamais joué. Gustave V, magnanime, proposa que Romain montre ce qu'il savait faire, en échangeant quelques balles avec l'entraîneur. « J'hésitai une seconde », rapporte Gary, « et puis, sous ce regard de confiance totale et d'amour, j'avalai ma honte et ma peur et, baissant la tête, j'allai à l'exécution ». Encore une fois, Gary est dans la honte du fait de la conduite ridicule de sa mère et aussi du fait de ne pas correspondre à son attente, d'être donc là aussi avec son corps maladroit, en trop par rapport à ce jeune prodige qu' imagine sa mère. Mais il surmonte la honte et « va à l'exécution », ce qui rejoint le côté trompe-la-mort relevé plus haut. Trompe-la-mort, c'est bien ce que va pouvoir mettre en scène la guerre vécue dans l'aviation. Mais auparavant, c'est déjà le jeu qu'il joue avec un copain sur le rebord des fenêtres (p. 89), jeu de se pousser juste assez pour avoir peur mais ne pas tomber. Il nomme cela très justement le « jeu de la mort ».

Dans un passage où il s'en prend aux psychanalystes, Gary souligne qu'il n'a

pas le complexe d'Œdipe : il n'a jamais eu, pour sa mère, de penchant incestueux (p. 78). Par contre, à 9 ans, il tombe amoureux éperdu d'une certaine Valentine et se met dans le rôle du « chevalier servant » qui cherche à conquérir sa bien-aimée par des exploits, tel celui de manger un soulier – ce qui le rend terriblement malade – ou le fameux jeu de la mort au bord des fenêtres jeu qu'il joue avec son rival. Elle est l'enjeu. Mais Gary le sait : l'exploit est toujours dérisoire. Il n'y a pas de chef-d'œuvre (p. 132). On a beau jongler, la seule balle qui compte, c'est celle qu'on n'arrive pas à ajouter. La promesse de l'aube est impossible à tenir. Ses exploits n'empêchent pas Gary de se sentir menacé d'un sentiment de dévirilisation (p. 204). Et ce n'est pas la peine de vendre son âme au diable, ajoute-t-il, car le secret est qu'il n'y a pas de diable pour l'acheter. D'où la note de dérision si perceptible à la lecture du livre.

Et le père dans l'affaire me direz-vous ? Du père, il est question dès le premier paragraphe du livre. Gary est couché sur le sable d'une plage vide où il est tombé, Big Sur. « Le père émerge inlassablement des flots, un poisson dans la gueule, luisant et dévoué ». Mais qu'est-ce que c'est que ce père qui émerge des flots ? C'est le père...d'une famille de phoques ! C'est assez remarquable, cette présence du père phoque au départ d'un livre tout voué à la mère. On y retrouve la dérision. Mais il y a tout de même, dans le corps du livre, un bref passage qui concerne le père si absent et son nom (p. 106). « Mon père avait quitté ma mère peu après ma naissance et chaque fois que je mentionnais son nom, ce que je ne faisais que très rarement, ma mère et Aniela se regardaient rapidement et le sujet de conversation était immédiatement changé ». C'est un père dont le nom ne doit pas être prononcé et cet interdit est respecté par l'auteur. Pourtant, il est présent comme absent de deux manières. D'abord au niveau du regard. Romain remarque que sa mère le scrute au niveau des yeux, comme si elle cherchait à travers lui le regard de l'autre qu'on ne peut nommer. Ensuite, il y a les chèques qui arrivent lorsque la mère ne s'en sort plus et qui, ensuite, fourniront à Romain l'argent de poche qui lui permettra ...de fréquenter les lieux de débauche et de « faire l'homme ». Il s'agit surtout de « ne pas être homosexuel », ce qu'il considère comme une dévirilisation. Il faut faire le dur et avoir l'air vache !

Finalement, ce n'est qu'après la guerre que Gary prendra acte de ce père, d'une façon assez particulière : « Il n'est vraiment entré dans ma vie qu'après sa mort et d'une façon que je n'oublierai jamais. Je savais bien qu'il était mort pendant la guerre dans une chambre à gaz, exécuté comme juif, avec sa femme et ses deux enfants » (p. 106). Mais une lettre l'informe, en 1956, que son père serait mort de peur avant d'entrer dans la chambre à gaz. Et ce trait a pour effet de le faire exister. « L'homme qui est mort ainsi était pour moi un étranger, mais ce jour là, il devint mon père à tout jamais ». Ce père dont on ne peut parler, ne compte qu'à partir de 1956, lorsque Gary a 42 ans. Gary récupère son père à partir d'un

trait négatif, de faille, qui est un trait d'humanité qui évoque la castration : la peur. Alors que, dans ses exploits, Gary se présentait comme le trompe la mort, le Romain sans peur. On peut se demander si la restauration tardive de cette filiation a pu modifier son destin de trompe la mort en l'autorisant à la peur salutaire.

Ce qui ressort de ce parcours narré par Gary, c'est bien la fonction directrice du projet maternel, la fameuse promesse de l'aube. Gary est bien en quête d'un nommé à par le social qui satisfasse l'ambition maternelle et lui donne un nom. Mais il y a aussi la honte qu'il faut surmonter par l'exploit. D'où la nécessité d'affronter le danger mortel, tout en se soutenant de l'illusion d'invincibilité du fantasme, ou même délire, maternel. Comme s'il fallait faire intervenir la mort pour vérifier ou falsifier celle-ci. Mais, peut-être, ce jeu de trompe la mort est-il renforcé par le fait que le nommé à par le social ne se produit pas. Par exemple, du fait de sa naturalisation de fraîche date, il n'est pas nommé officier dans l'armée de l'air et cette non nomination ressentie comme injuste semble bien intervenir dans sa rage à défier le destin.

Est-ce parce qu'il n'est pas nommé qu'il n'arrive pas à se trouver une femme, comme le souhaite sa mère ? La aussi, il n'est pas nommé comme élu, mari ou père. Comme si, pour être nommé l'homme d'une femme, il lui manquait un nom ou un pseudonyme qui tienne. La relation qui lui paraît la plus réussie est celle qu'il établit brièvement avec une africaine avec laquelle aucune conversation n'est possible. « Elle ne parlait pas un mot de français et je ne comprenais rien de ce qu'elle me disait ». Cette absence de parole fait ressortir la fonction de la voix « C'était une voix qui vous rendait à tout jamais indifférent à toute autre musique » (p. 360).

Gary le dit lui-même, il n'est pas entré dans l'Œdipe. Mais il nous montre à contrario la fonction de l'Œdipe. L'Œdipe, ce n'est pas seulement l'interdit de l'inceste qui fonde le désir comme incestueux ainsi que l'identification au père qui ouvre la voie au désir dans la réalité et qui permet d'accéder à la paternité. L'Œdipe, c'est aussi ce qui permet au sujet de sortir de la honte, de refouler le fait que le sujet est structurellement en trop, qu'il y a une honte ontologique. Cette honte fondamentale, Gary nous montre qu'elle surgit chaque fois que l'enfant découvre son impuissance lorsqu'il s'agit d'incarner le phallus pour la mère. L'extrémisme maternel rend ici le mécanisme particulièrement évident. Mais de n'être pas entré dans l'Œdipe, Gary n'en est pas pour autant psychotique. Il y a bien du Nom-du-Père mais celui-ci n'assure aucune fonction de Nomination, de sorte que Gary est en quête d'un Nom-du-Père introuvable et reste pris dans la métonymie du désir maternel. On peut dire que, pour le sujet Gary, il n'y a ni forclusion du Nom-du-Père ni métaphore paternelle mais une quête d'un Nom-du-Père qui reste à l'horizon, en position métonymique, en tout cas pendant 42 ans. Cela me semble rapprocher la position de Gary d'une position perverse

fétichiste. Dans le fétichisme, tel que Lacan l'approche dans le Séminaire *La relation d'objet*, le sujet reste pris dans la relation imaginaire mère, enfant, phallus, dans un suspens métonymique, avant que le père n'intervienne.

A lire *Les mots*, on comprend que Sartre, pris lui aussi dans la relation imaginaire préoedipienne et confronté à la honte, réussit à en sortir et à stabiliser son monde grâce à l'intervention du grand-père. Il s'agit d'une nomination par le grand-père qui vient suppléer à la carence du père. Cette nomination lui permet d'échapper à une position mortifère et lui ouvre une voie au désir : il sera écrivain, comme il le désirait depuis longtemps. Mais il n'est plus l'écrivain imaginaire qu'il était auparavant. Il est mis à la tâche d'inscrire ce désir dans la réalité avec ce que cela implique de prise en compte de l'impossible. Gary, dans *La promesse de l'aube*, reste en deçà d'une nomination qui lui donne existence symbolique. Il reste pris dans la quête d'une nomination par le social, un *nommé* à selon le vœux maternel, qui ne lui permet pas d'échapper à une fonction de trompe-la-mort.

